

# Jean-Pierre Lehmann

## *Marion Milner et Margaret Little, actualité de leur travail avec des psychotiques<sup>1</sup>*

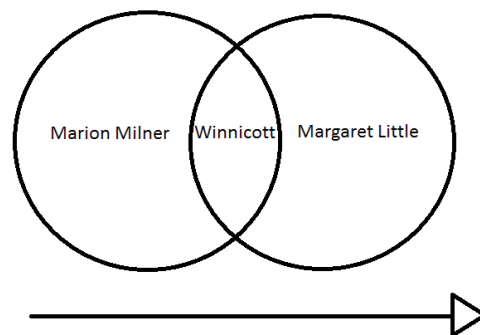
---

Francine Caraman-Bena

Le livre de Jean-Pierre Lehmann étudie de façon très approfondie les cheminements de Marion Milner et de Margaret Little. Il est structuré à la manière des *overlapping circles*, titre d'un des derniers articles de Marion Milner écrit six ans après la mort de D.W. Winnicott<sup>2</sup>. Il y est fait mention d'un de ses dessins représentant deux cercles se chevauchant auquel Winnicott s'était référé notamment dans son livre *Jeu et réalité* au chapitre « La localisation de l'expérience culturelle<sup>3</sup> », à propos de l'emploi que fait un petit enfant d'un objet transitionnel. L'objet pour Winnicott est un symbole de l'union de la mère et du bébé mais aussi le point où s'inaugure dans le temps et l'espace leur état de séparation. Il rend hommage dans ce livre à Marion Milner et à un dessin qu'elle avait fait d'après nature de deux pichets placés côte à côte. Marion Milner dans son article précise que son attention portait alors sur les ombres et la fusion des limites, mais qu'elle s'intéresse désormais à l'aire de chevauchement des cercles, symbole pouvant représenter de façon satisfaisante l'aire transitionnelle, qui pour Winnicott est le lieu de toute culture.

- 
1. J.-P. Lehmann, *Marion Milner et Margaret Little, actualité de leur travail avec des psychotiques*, Toulouse, érès, coll. « Transition », 2012.
  2. M. Milner, « Chevauchement des cercles », *L'arc* n° 69, Aix-en-Provence, 1977, citée par Jean-Pierre Lehmann, *op. cit.*, p. 97.
  3. D.W. Winnicott (1975), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, cité par J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 97.

La structure du livre pourrait ainsi s'écrire :



En effet, l'auteur commence par donner la parole à Marion Milner, puis insère un chapitre consacré à l'aire de chevauchement de sa pensée avec celle de Winnicott, puis celle de la pensée de Winnicott avec celle de Margaret Little, avant de laisser parler Margaret Little.

Il détaille la biographie, la bibliographie et la genèse de leur œuvre grâce à ce qu'elles ont découvert dans leur analyse avec Winnicott. Enfin est retranscrit pour chacune d'elles également plus une troisième – présentation du travail actuel de Christine Royer-Lombroso – le récit détaillé d'une cure de patiente psychotique, récit où chacune transmet avec générosité son savoir-faire ou l'acceptation d'une position de non-savoir, ses errances et son questionnement constant, ou plutôt pas à pas sa nécessité d'invention d'une manière de faire alors peu orthodoxe.

Cette structure du livre rend compte de ce qu'on pourrait appeler une « aire transitionnelle » de transmission du savoir et du savoir-faire psychanalytique de ces deux femmes, de l'auteur au lecteur. L'auteur spécifie d'ailleurs que « c'était le constat que représente pour des non psychanalystes, le type de langage que les psychanalystes ont instauré pour communiquer entre eux, qui avait amené Milner à tenter de présenter ce qu'elle voulait dire dans un langage différent, le langage de la Bible dans la version que W. Blake donne de l'histoire de Job, à travers ses tableaux<sup>4</sup> ». Il s'agit du « Sens dans le non-sens (Freud et le Job de Blake) », article commentant la série de vingt et une gravures de Blake, illustrant le livre de Job.

Job était selon elle une représentation de l'homme devenu stérile, doutant de ses capacités à aimer et à travailler. Freud, avait-elle écrit aux enseignants, avait inventé une méthode pour devenir capable d'aimer et de travailler, consistant à dire ce qui vient à l'esprit sans se préoccuper du sens que cela pouvait avoir. Déjà plus jeune elle s'était intéressée à ces mêmes gravures en lien avec la problématique du système d'enseignement dans les écoles et la créativité psychique.

4. J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 47.

La question de la langue des psychanalystes ainsi que celle de la traduction restent néanmoins cruciales dans ce livre, puisqu'il faudrait y parler le Melanie Klein, le winnicottien, etc. Ainsi pour l'auteur il est évident que la notion de besoin, telle qu'elle est développée chez Lacan est très différente de celle énoncée par Winnicott et donc par Little quand elle parle de R, « réponse totale de l'analyste aux besoins du patient<sup>5</sup> ». On pourrait y ajouter les notions de délire (« delusion »), d'identification introjective, d'incorporation, selon qu'on se réfère à Freud ou à Ferenczi, ou de symbole, selon Jones, Melanie Klein ou Marion Milner, ou encore toutes les controverses au sujet de ce qu'on entend par contre-transfert.

On pourrait également placer à l'intersection des deux aires la psychanalyse d'enfant et de son environnement très précoce, source du travail de Winnicott, qui nécessite de proposer et d'inventer une façon ludique de travailler et d'en passer par le dessin, le jeu, « substituts de rêve », comme le dit la patiente de Margaret Little, et son influence sur les analystes qui se lancent dans des cures de patients psychotiques.

Dit autrement, la structure du livre rend compte de la dimension transférentielle, ici transfert à Winnicott mais aussi entre ces deux femmes, transfert de savoir qui laisse place à l'inventivité. Margaret Little précise, relève l'auteur, dans une note en post-scriptum de son article « Le transfert délirant », que si elle a surtout dans ce texte évoqué le « quoi » et le « pourquoi », « chacun de nous – dit-elle, en s'adressant aux analystes – doit trouver son propre “comment”, par la méthode des essais et des erreurs, en laissant advenir ce qui se passe en lui-même, et en découvrant par lui-même les réalités de l'analyse<sup>6</sup> ».

Marion Milner et Margaret Little sont toutes deux admises à la même époque à la SPB, reconnues « full members » en 1944 et 1945. Marion Milner vient à l'analyse à partir de son intérêt pour l'éducation et le blocage des capacités à apprendre et à créer venant de processus inconscients. En 1937, à travers son enfant, elle s'intéresse à Melanie Klein, « la psychanalyste des enfants », dont elle s'éloignera à plusieurs points de vue (sur la question de l'envie innée qu'elle n'accepte pas et dans sa pratique avec sa patiente Suzanne sur le bombardement d'interprétations). Surtout elle assiste à une conférence de Winnicott en 1938 où elle perçoit, contrairement à ce qui l'a tenue à l'écart des freudiens jusque-là, que ses idées peuvent trouver une place de façon créative dans la métapsychologie freudienne. Elle fait partie du mouvement des indépendants avec lui à partir de 1954.

Margaret Little a eu personnellement affaire à la psychose et commence une analyse en raison des difficultés rencontrées dans l'exercice de la

5. *Ibid.*, p. 135.

6. M. Little, « On delusional transference (transference psychosis) », *International Journal of Psychoanalysis*, citée par Jean-Pierre Lehmann, *op. cit.*, p. 141.

médecine, qu'elle choisit faute de pouvoir étudier la biologie. Elle entend Winnicott à la SPB quand elle y est admise comme analyste en formation en 1941, Winnicott qui lui demande en 1945 de prendre en traitement un enfant après y avoir écouté son exposé intitulé « L'errante ».

Margaret Little rencontre tôt des patients psychotiques dans les hôpitaux psychiatriques et à la Tavistock Clinic. Marion Milner n'a à ses débuts – avant d'avoir affaire à des enfants et des adultes psychotiques – qu'une connaissance théorique de la psychose. Elle va même du normal au pathologique si on se fie au titre de son ouvrage qui s'intéresse à la relation entre mysticisme et folie, *La folie refoulée des hommes normaux*, ouvrage mal accueilli, ce qui la fera hésiter à faire une analyse freudienne en 1933.

Toutes deux choisissent d'abord un analyste jungien, Marion Milner après ce mauvais accueil et Margaret Little également en première intention. Quelles sont les raisons et les conséquences de ce choix sur leur devenir analyste ? En tout cas Jung représentait un pont entre l'analyse freudienne de patients névrosés et la schizophrénie de Bleuler au Burghölzli de Zurich. L'analyste jungien de Margaret Milner l'oriente ensuite dans sa formation de thérapeute à la Tavistock Clinic et l'adressera à Ella Sharpe.

Elles font toutes deux une analyse avec Winnicott, Marion Milner après celle avec Sylvia Payne pour soigner sa « partie folle » et Margaret Little après Ella Sharpe pour trouver des réponses à son vide identitaire personnel – Margaret Little est même reçue par Marion Milner après la mort d'Ella Sharpe en attendant que Winnicott ait une place. Toutes deux témoignent de l'insuffisance des interprétations œdipiennes.

Marion Milner et Margaret Little rendront hommage à Winnicott dans la théorie comme dans la pratique sur le sentiment du self, « sens of self ». Marion Milner se référera en 1952 à l'« aperception créative » de Winnicott, « à savoir une nouvelle manière de colorer la réalité extérieure qui peut donner un sentiment d'intense signification et qui, comme il le dit, fait penser que la vie vaut la peine d'être vécue même si, dans le même temps, intervient un sentiment de privation affective pulsionnelle<sup>7</sup> ». Margaret Little dira de Winnicott qu'il lui a donné, « à elle qui, antérieurement, était une “non-personne”, la possibilité de trouver et de libérer son “vrai self”, sa spontanéité, sa créativité et sa capacité de jouer<sup>8</sup> ».

Winnicott confie à l'une et à l'autre des patients psychotiques.

Le livre de Jean-Pierre Lehmann retrace le compte rendu très détaillé de deux analyses de psychotiques produit par l'une et l'autre : *Hands of the Living God* (Suzanne) par Marion Milner paru en 1969 et traduit en français et pour Margaret Little son dernier ouvrage épuisé et non traduit, *Miss*

7. M. Milner, « Chevauchement des cercles », *L'Arc* n° 69, Aix-en-Provence, 1977, citée par J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 99.

8. J. P. Lehmann, *op. cit.*, p. 104.

*Alice M and her Dragon* (Alice). Il montre le changement qui a pu advenir dans ces cures quand elles-mêmes ont changé d'analyste. Ainsi, il note que c'est quand Marion Milner juge que son analyse avec Sylvia Payne ne lui permet pas de toucher suffisamment à son propre noyau psychotique et entreprend une seconde tranche avec Winnicott que sa patiente Suzanne devient plus vivante. Et c'est lorsque Alice revient voir après une interruption de cinq ans Margaret Little que celle-ci, alors en analyse avec Winnicott et déclarant faire partie des patients psychotiques, passe d'une technique « classique », centrée sur le complexe d'Œdipe avec Alice, à une autre technique qui permet à celle-ci de régresser et d'aller vers une aire d'angoisses plus importante et plus accessible. Les *overlapping circles* s'entremêlent aussi dans un espace temporel, contemporain des cures entreprises par l'une et l'autre et de ce qu'elles s'en laissent enseigner par leurs patientes aussi bien que du mouvement de leur propre trajet analytique et des références théoriques. Où l'on voit qu'on ne peut ramener l'analyse à une technique comme une autre dans une offre de soin, ni la transmettre dans un enseignement magistral, comme la présentent certains discours actuels.

Un autre point commun entre ces deux femmes est l'importance des dessins et des peintures dans les cures de leurs analysantes, ainsi que dans leur propre activité picturale puisqu'elles l'ont à un moment donné exercée ensemble, exposant leurs toiles dans les galeries de Londres. Toutefois leur approche du dessin dans la cure de leurs patientes respectives n'est pas la même.

Enfin elles font figure de précurseurs l'une et l'autre en matière de transfert psychotique et de contre-transfert, notion dont on connaît les polémiques et les discussions vives qu'elle a engendrées.

Le fil que tire Jean-Pierre Lehmann en présentant la biographie et la bibliographie de Marion Milner, tout en restant très fidèle à sa pensée, est celui de la vacuité et du rien comme possibilité d'accès à la création, d'un état d'ouverture perceptif à l'autre et au « non-soi ». Par exemple, un jour qu'elle est étendue sur une falaise qui domine la Méditerranée, elle se dit : « Je ne veux rien » et « cette simple phrase suffit pour que d'un seul coup le paysage se débarrasse de son vernis de carte postale et se mette à resplendir comme au premier jour de la Création, y compris les herbes poussiéreuses au bord de la route<sup>9</sup> ». C'est ce qu'elle appelle ses « gestes de pauvreté ». L'idée lui vient même que ce mode de perception trouve une certaine signification de la féminité psychique. Elle s'intéresse aux possibilités de mise en image enracinées dans des expériences sensorielles sensibles qui permettent un passage entre différents niveaux de fonctionnement

9. *Ibid.*, p. 29.

psychique, sensation, perception, pensée. Pas étonnant que Frances Tustin qui s'intéresse à son travail en soit influencée dans sa décision de s'occuper d'enfants autistes, en distinguant les formes autistiques de véritables images créatrices. Plus tard, en relisant ces passages, Marion Milner y reconnaîtra une préfiguration de sa question fondamentale et de son rapport à l'analyse : « Comment se fier à l'Inconscient, se fier au vide, à la vacuité, à ce qui semble ne pas être là<sup>10</sup>. »

De même avec sa patiente de *The Hands of the Living God*, l'auteur nous montre comment elle en vient petit à petit à percevoir que la capacité de tolérer un état de vide mental devient cruciale, elle apprend à attendre, à veiller, et « découvre que grand nombre de ses interprétations abondantes, lors des années précédentes, étaient des défenses contre son "non-savoir" et qu'elles étaient par conséquent ressenties par l'analysante comme des attaques présomptueuses contre ses propres processus créateurs, des attaques qui renforçaient uniquement l'imperméabilité de sa cuirasse psychique<sup>11</sup> ». Une des grandes qualités de la présentation de l'auteur est de montrer combien Marion Milner est amenée justement à modifier pratique et théorie vers une plus grande souplesse (l'analyste comme « médium malléable ») et renonce à une certaine violence d'interprétation, ce qui est un pas considérable, si on ne veut pas commettre d'anachronisme, dans le mouvement de pensée où elle s'inscrit.

Je retiendrai la question des productions graphiques et de l'utilisation particulière que Marion Milner en fait. Jean-Pierre Lehmann relève la question de Colette Soler : « Pour l'analyse, le dessin vaut-il la parole ? D'un point de vue théorique, c'est au nom de la schizophrénie supposée de la patiente que l'analyste justifie cette variante technique. Mais subjectivement la question des productions graphiques la passionne<sup>12</sup>. » Si effectivement Marion Milner est passionnée par la peinture, elle pense que le torrent d'œuvres de Suzanne est surtout destiné dans le transfert à la rendre folle, tout comme Suzanne avait été rendue folle, et que c'est parce qu'elle accueille cette folie que Suzanne est amenée à accepter la sienne et à vivre dans le monde extérieur. On peut également tempérer cette opposition entre le dessin et la parole par le changement de technique que Marion Milner est amenée à opérer, devant son échec à interpréter les souhaits agressifs inconscients. Elle s'aperçoit que Suzanne à ce stade ne peut pas s'approprier l'idée de fantasmes inconscients et « elle commença à amener son analysante à chercher le mot exact pour dire ce qu'elle ressentait<sup>13</sup> ».

10. *Ibid.*, p. 32.

11. *Ibid.*, p. 69.

12. C. Soler, « Une passion de transfert, Marion Milner et le cas Suzanne » (1984), *Ornicar ?* n° 29, Paris, Navarin, citée par Jean-Pierre Lehmann, *op. cit.*, p. 95.

13. J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 67.

Les peintures d'Alice dans sa cure avec Margaret Little sont moins nombreuses mais très riches en contenus et objets supports à échanges verbaux entre elle et son analyste. Si Marion Milner pointe chez Suzanne l'envahissement de dessins pour créer dans le transfert un espace vide de pensée chez l'analyste, Margaret Little s'intéresse au contenu des peintures d'Alice et à ses objets, mais aussi à leur coloration émotionnelle et à leur mouvement (les « substituts de rêve »). Ainsi, l'analyste doit utiliser ses propres ressources et l'éveil en lui d'émotions très primitives, il doit parfois intervenir physiquement et s'autoriser à manifester des sentiments, car c'est grâce à l'émotion et au geste que le patient peut s'éprouver en tant que personne séparée.

Ainsi son « oh bother other people » qui lui échappe lorsque Alice lors d'une séance déplore ne pouvoir faire une chose comme elle l'aurait souhaité car il faut tenir compte de l'avis de chaque autre personne, ou quand elle dit à sa patiente Frieda qu'elle refuse d'entendre davantage les sornettes qu'elle raconte sur son incapacité à s'occuper des enfants (où Lacan voit un effet de coupure). C'est le type d'actions, nous dit Jean-Pierre Lehmann, dont on trouve peu de trace dans les écrits, mais qui pourrait être considéré, avec la production de tableaux, comme un écart de technique qui déformerait le processus analytique. Tout cela est à rapprocher du « Je hais votre mère » de Winnicott (qu'il dit à Margaret Little après avoir vu sa mère une fois en consultation).

Si Marion Milner s'intéresse aux préconditions précoces à la symbolisation permettant la créativité surtout au niveau de la mise en image, entre sensation, perception et pensée, Margaret Little cherche aussi du côté de la mise en jeu du corps, de la douleur et du mouvement. Dans le transfert de patients psychotiques, elle souligne l'extrême importance de la mémoire corporelle de patients incapables de considérer la survie comme allant de soi. Dans son article « Le transfert délirant », elle parle de patients dont la capacité de symbolisation est déficiente et dont les acting out sont violents qui tentent d'établir avec l'analyste une folie à deux. Il s'agirait de situations où la mère n'a pas pu supporter l'état de séparation et l'état de fusion. Leurs modalités de transfert sont essentiellement délirantes : « Le délire transférentiel dissimule un état dont le patient a besoin tout en redoutant de l'atteindre. Dans cet état, sujet et objet, sentiment, pensée, mouvement sont vécus comme étant la même chose : il y a seulement un "state of being", un état d'être et non pas une personne qui ressent la colère, la crainte ou l'amour, ou sent qu'elle est en train de bouger<sup>14</sup>. »

Ce que Marion Milner appelle le délire transférentiel est un état d'indifférenciation, en ce qui concerne tant la psyché que le soma, un chaos.

14. *Ibid.*, p. 139.

Margaret Little souligne combien atteindre cet état est terrifiant : le patient devient alors pure douleur, pure rage, pure *mess* (confusion), comme les états qu'elle a pu vivre lors des premières séances sur le divan : « Il est alors totalement dépendant de l'analyste, seul garant qu'il existe quelque part un être qui ressent ou agit. Il existe en effet une identification de type primaire avec l'analyste, mais le patient ne peut s'en rendre compte<sup>15</sup>. »

L'analyse dépend de la rupture du transfert délirant. Quand ce mouvement est dirigé vers l'analyste, le contact est ainsi établi avec une personne séparée de ces sentiments et de ces mouvements, qui les vit différemment, ce qui crée une situation nouvelle et une différenciation peut avoir lieu (ce que Margaret Little appelle identification secondaire au lieu d'une identification primaire). Margaret Little insiste sur le fait que la réalité doit être présentée de façon indéniable et incontournable ainsi que la réalité psychique du transfert délirant pour le patient. Il y a toujours ce double mouvement, de pouvoir entendre et ressentir le monde interne du patient et endosser ce « transfert délirant », les identifications primaires puis secondaires, et à la fois d'établir une différenciation. Il apparaît par exemple indispensable à Margaret Little que l'analyste montre à l'analysant l'aspect subjectif de ses sentiments, sans pour autant verser dans des « confessions ». Reconnaître honnêtement des sentiments de rage, d'angoisse, d'amour en rapport avec ceux des patients est essentiel, pense-t-elle, au processus analytique, « et l'analysant est bien entendu sensible à la moindre absence de sincérité de la part de son analyste à laquelle il répondra inévitablement par de l'hostilité. Il va sans cela s'identifier avec l'analyste (par introjection) afin de dénier ses propres sentiments, et exploitera généralement la situation de toutes les façons possibles, au détriment de son analyse<sup>16</sup> ». Ce sont des patients qui nécessitent pour l'analyste d'y mettre plus du sien, un don de soi plus important, mais dont les limites doivent être aussi posées car il s'agit d'un don symbolique, qui ne comblera jamais les « besoins » des patients.

Surtout, Jean-Pierre Lehmann nous fait sentir la prise de responsabilités, le fait de « s'engager par moments à 100 % », que nécessitent pour Margaret Little ces cures de patients psychotiques dont elle est, avec Marion Milner, pionnière. Engagement qui implique une affirmation de l'analyste en tant que personne, comme un être humain vivant, avec qui il est possible d'avoir un contact différent du miroir impersonnel qu'on peut se représenter pour créer les conditions du transfert chez les névrosés. Les psychotiques, nous dit Margaret, ont besoin d'un contact plus direct avec l'analyste.

15. M. Little, « On delusional transference (transference psychosis) », *International Journal of Psychoanalysis*, citée par Jean-Pierre Lehmann, *op. cit.*, p. 139.

16. M. Little, *Counter-Transference and the Patient's Response to it*, exposé à la SPB du 7 juin 1950, citée par Jean-Pierre Lehmann, *op. cit.*, p. 126.



Margaret Little pose la question du statut de la prise en compte et de la présentation de la réalité dans la cure : présence réelle de l'analyste, transfert réel. Dans son exemple clinique, elle intervient dans la réalité du patient en se rendant au tribunal témoigner en faveur de Rosemary qui avait oublié de payer deux articles au supermarché. (La patiente ne lui en avait pas parlé tout de suite car elle pensait Margaret Little au courant puisqu'elles étaient toutes les deux une seule et même personne.)

Jean-Pierre Lehmann nous donne en particulier la lecture de Lacan sur l'article de Margaret Little « Le contre-transfert et la réponse qu'y apporte le patient ». Pour lui, ce n'est pas le réel de l'aveu d'un sentiment qui imprime au fragment de cure exposé par Margaret Little son mouvement, mais l'introduction dans l'analyse de la place du manque – il y a pour l'analysante une personne pour qui elle peut être un manque. Il faut dire que ce n'est pas n'importe quel sentiment que renvoie Margaret Little à sa patiente mais la façon dont elle est touchée par son deuil. Ce sont justement les deuils qu'a vécus Margaret Little pendant son analyse avec Ella Sharpe qui ont été négligés par celle-ci au profit d'interprétations duelles dans le transfert (Margaret Little en fait un récit déguisé dans son article). À la mort de son père, Ella Sharpe insiste pour que sa patiente fasse malgré tout une communication qu'elle souhaitait reporter et interprétera ce vœu comme un effet de sa culpabilité et de l'envie que la patiente nourrirait à son égard. *Idem* à la mort de sa tante, elle entrave son travail de deuil en interprétant dans le transfert un effet de son prochain départ en vacances. De là Margaret Little conclut qu'elle a accepté l'interprétation de Ella Sharpe parce qu'elle a inconsciemment reconnu qu'elle était juste pour son analyste de par sa non-différenciation d'avec elle, ce qui, pour Jean-Pierre Lehmann, signe la nature psychotique du transfert de Margaret Little à Ella Sharpe. Margaret Little en déduit qu'il s'agit d'une projection d'Ella Sharpe et d'un effet de son contre-transfert, ce qui la pousse à élaborer cette question.

La liberté d'invention, d'engagement, de création d'un savoir-faire nouveau a peut-être été ouverte par la référence de Winnicott à un savoir qui ne serait pas absolu, lors de leur première séance, où, roulée en boule sur le divan, sous la couverture, elle est incapable de dire un mot. Au bout d'une heure, Winnicott lui dit simplement qu'il ne savait pas mais qu'il avait l'impression que, pour une raison ignorée de lui, elle le tenait à l'écart. « Sa reconnaissance de son non-savoir et son acceptation d'une contradiction éventuelle la soulagèrent<sup>17</sup>. »

Ces deux pionnières ont montré une grande inventivité dans la façon de mener ces deux cures mais aussi dans leurs recherches théoriques en lien avec ce qu'elles ont découvert avec Winnicott. J.-P. Lehmann cite une

17. J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 118.

jolie phrase de Margaret Little à propos de Winnicott dans « De la valeur de la régression à la dépendance » : « J'eus la chance en 1949, de découvrir un psychanalyste qui traitait depuis vingt ans déjà des patients psychotiques – à moins que je n'aie été découverte par lui, ce qui, au niveau délirant, revient au même<sup>18</sup> [...]. » Qui trouve qui ?

Si les recherches de Marion Milner ont eu des prolongements en matière de thérapie institutionnelle par la peinture ou le dessin, on peut associer celles sur la mise en jeu du corps et du mouvement de Margaret Little aussi à certaines prises en charge pluridisciplinaires. Toutes deux se sont particulièrement engagées à permettre à leurs patientes de « vivre dans le monde », d'avoir un toit à l'extérieur de l'hôpital, de reprendre des activités et un travail. Si elles se sont engagées pleinement dans ces analyses, elles ont aussi mis du leur pour que leurs patientes puissent terminer leur travail avec elles et s'en séparer, tout comme Winnicott l'avait fait. Si Marion insiste sur la créativité et l'imaginaire en lien avec la formation de symbole, Margaret théorise sur le statut de la réalité dans ce type de cure. Même s'il ne s'agit évidemment pas des catégories lacaniennes (Lacan, après le cas Aimée, ne traite des psychoses dans son séminaire qu'à partir de 1955), il s'agit d'une tentative de nouage de trois plans et de leur prise en compte dans une pratique qui jusque-là pouvait se limiter au fantasme interprété dans une relation duelle.

Jean-Pierre Lehmann nous présente le travail de Christine Royer-Lumbroso, qui, nous dit-il, ne fait pas partie des analystes qui entreraient dans une catégorie donnée qui s'appuierait uniquement sur la théorie de Lacan, ou de Klein ou de Winnicott, mais qui, « quand ils parlent de leur manière de travailler peuvent être taxés d'hétérodoxes par les premiers, voire même ostracisés parce que leur travail est jugé non analytique<sup>19</sup> ». On y retrouve les mêmes capacités à accueillir un transfert délirant, à partir de sa sensibilité transférentielle, la même liberté de recours à un médium malléable (le modelage), le même souci que l'analyste devienne réelle pour la patiente, la même attention à des interventions dans la réalité. Ce savoir-faire est relié avec celui de Milner et Little. Toutefois, on l'a vu pour ces deux femmes, leur manière ne peut pas être disjointe de leurs recherches et de leurs orientations théoriques. On pourrait aussi ajouter des *overlapping circles* avec d'autres, dont bien sûr Lacan, qui a dit très clairement ce que son objet *a* devait à l'objet transitionnel. Il fit d'ailleurs de Winnicott, que l'un des premiers il introduisit en France, un de ses interlocuteurs privilégiés.

18. M. Little, *On the Value of Regression to Dependence*, Free association, 1987, citée par J.-P. Lehmann *op. cit.*, p. 148.

19. J.-P. Lehmann, *op. cit.*, p. 185.